Pierre Saint-Arnaud, *In the Land of the Free : le paradoxe racial à travers le roman social africain-américain*, Presses de l'Université Laval, Collection Sociologie contemporaine, 2012, 820p.

Pierre Saint-Arnaud est décédé subitement le 23 mars 2013. Il avait 71 ans. Heureusement pour nous, il nous a laissé en héritage un dernier livre remarquable. Pour les férus de sociologie littéraire, le livre de Saint-Arnaud nous plonge de façon fascinante en plein coeur de l'univers du roman social africain-américain. En tout, ce sont plus d'une trentaine d'auteurs qu'il nous présente, couvrant un siècle d'écriture romanesque, soit le 20^{ième} siècle. En bon sociologue, Saint-Arnaud commence toujours par situer chaque auteur dans le contexte historique, idéologique et littéraire de l'époque. Il faut dire qu'il nous avait habitué à cette approche de contextualisation historique dans son autre livre publié également aux Presses de l'Université Laval en 2003 intitulé *L'invention de la sociologie noire aux Etats-Unis d'Amérique : Essai en sociologie de la connaissance scientifique*. Ce livre a d'ailleurs été traduit en anglais et publié en 2009 par les Presses de l'Université de Toronto.

Le dernier livre de Saint-Arnaud est plus qu'un livre sur le roman africain-américain car il nous apprend beaucoup sur l'histoire des relations raciales aux Etats-Unis. Outre le contexte historique des œuvres retenus, l'auteur utilise un cadre conceptuel axé sur trois concepts centraux, ou trois types de construction symbolique : le mythe (liens avec le passé), l'idéologie (une pensée du temps présent, de l'histoire en devenir, mais aussi une pensée de combat) et l'utopie (miroir inverse du mythe ou le rêve à l'état pur). Ce triptyque constitue le cadre conceptuel à travers lequel l'auteur s'interroge sur la contribution des romanciers africains-américains à l'élaboration du contre-modèle racial en opposition au modèle racial blanc.

Il ne nous est pas possible ici de rendre compte de chaque figure littéraire et de chaque roman (plus d'une centaine) sélectionnés par l'auteur. C'est plutôt la trame historique qui nous servira de prétexte pour présenter quelques auteurs représentatifs, tâche difficile car déjà nous sommes en présence d'une sélection des auteurs les plus importants de chaque génération.

En introduction, Saint-Arnaud aborde, en outre, l'épineuse question des rapports entre la sociologie et la littérature romanesque, ou entre l'univers de la création et celui de l'analyse sociologique. Si plusieurs romanciers affirment que l'œuvre de fiction ne peut être jugé qu'en fonction de normes littéraires, Saint-Arnaud énonce le postulat fondateur de la sociologie de la littérature et du roman, à savoir qu'aucune forme de pensée littéraire ne se déploie dans le vide social. Certes, le romancier n'est pas assujéti aux règles de la preuve mais son œuvre demeure un témoignage sur la société et de son évolution et à ce titre, mérite le regard sociologique.

Enfin, un mot sur le sous-titre de l'ouvrage de Pierre Saint-Arnaud. Le paradoxe racial est défini comme étant le refus d'accès effectif à la liberté et à l'égalité des chances pourtant officiellement reconnues et promises à tous les Noirs dans la constitution de 1787, ou dit autrement, « l'abîme vertigineux entre les discours officiels et les pratiques concrètes en matière de relations raciales aux États-Unis d'Amérique » (p. 10, note 6).

Le livre couvre en gros le 20^{ième} siècle et se concentre essentiellement sur la création romanesque de cinq générations d'écrivains africains-américains, avec quelques clins d'œil à la poésie. Les deux premières générations appartiennent à la période 1850-1930. La première donne naissance à une littérature différenciée de celle diffusée par « les membres de l'intelligentsia anglo-saxonne dominante ». À la deuxième génération apparaît le romancier professionnel de race noire, sous la pensée littéraire de la

Renaissance de Harlem (dont nous reparlerons). La troisième génération (décennies 1930-1960) appartient à « l'école naturaliste de la protestation », ayant comme but la dénonciation de la haine raciale. La quatrième génération vise à provoquer l'effacement des préjugés racistes en répandant un message d'humanisme universel. Enfin, la dernière génération, celle qu'il nomme « génération hip-hop » loge sous l'enseigne de l'hybridation et du métissage interculturel. Diviser 100 ans de production littéraire en cinq générations peut paraître simpliste, mais les analyses détaillées de Saint-Arnaud démontrent au contraire la très grande hétérogénéité à l'intérieur de chaque période et surtout les nombreux conflits idéologiques qui ont caractérisé la production littéraire africaine-américaine du 20^{ème} siècle.

Selon Pierre Saint-Arnaud, l'un des représentants les plus importants de la première génération est **William Edward Burghardt Du Bois**. Déjà dans son premier livre, Du Bois le sociologue avait eu droit à tout un chapitre. Ici aussi, Du Bois occupe une grande place (le chapitre 1 et une partie du chapitre 2). Son œuvre de fiction, très proche d'ailleurs de sa production sociologique, est centrée sur l'expérience de l'esclavage et se caractérise par la défense du nationalisme culturel (voir par exemple son œuvre fétiche *The Souls of Black Folk*, 1903). Il préconise également l'œcuménisme interracial et le panafricanisme très présent dans un autre grand roman de Du Bois, *The Negro* (1915).

Malgré la grande influence de Du Bois, il sera contesté par la deuxième génération regroupée sous le courant de « La renaissance de Harlem ». La grande migration des Noirs du sud vers le nord a entraîné une hausse de la population noire dans le quartier de Harlem à New York. Les yeux tournés vers l'Afrique noire, plusieurs écrivains de cette génération, en lien avec Harlem, font l'éloge du « primitivisme ». La publication du collectif *The New Negro* (1925) consacre la rupture générationnelle. Du Bois est éclipsé, la nouvelle

génération réclame l'art pour l'art, laissant loin derrière les considérations liées à la propagande et à la politique et donnant ainsi naissance à la période de la Renaissance de Harlem (1926-1934). **Langston Hughes** est le plus célèbre des représentants de ce courant et est particulièrement reconnu comme un des grands poètes africains-américains du 20^{ième} siècle.

Un des grands intérêts du livre de Saint-Arnaud est d'avoir bien montré que la littérature africaine-américaine se conjugue également au féminin (nous y reviendrons plus loin). Une écrivaine se démarque dans cette période de renaissance reliée à Harlem : il s'agit de **Zora Neale Hurston** qui s'attaque à la société noire patriarcale, ce qui lui vaudra les critiques de romanciers célèbres comme Langston Hughes (déjà vu) et Richard Wright (plus loin). Ce n'est pas la conscience de race et de classe qui la préoccupe mais bien les coutumes et les pratiques ancestrales de la société noire patriarcale qui piègent les hommes et les femmes.

Pour comprendre ce qui anime la troisième génération d'écrivains africains-américains, il faut bien situer la période 1930-1960 dans ce qu'elle projette de contestation organisée et de militantisme radical. Notons également l'importance du parti communiste durant cette période. Selon Saint-Arnaud, si la période précédente était une période de « race men », ici ce sont les « class men » qui dominent du point de vue idéologique et politique. C'est **Richard Wright** qui est présenté comme le représentant le plus important de cette troisième génération. Cet écrivain a été fortement influencé par l'école existentialiste française (il a vécu en France pour quelques années). *Native Son* (1940) est, selon Saint-Arnaud, le plus illustre et le meilleur des romans de Richard Wright et se situe en plein dans la lignée prolétarienne de la *Bête Humaine* d'Émile Zola. Le personnage central est décrit comme victime de forces extérieures contraignantes sur le plan social et économique, mais aussi sur le plan héréditaire et biologique.

Ralph Ellison est un autre écrivain significatif de cette génération. *Invisible Man* (1952) est devenu un roman fétiche de l'existentialisme noir étatsunien. Contrairement à Richard Wright qui dans *The Outsider* (1953) décrit le déracinement social du Noir comme étant une condition insurmontable, Ellison au contraire lance le message que le déracinement social du Noir est surmontable et celui-ci « peut devenir un citoyen davantage intégré et respecté dans sa société d'appartenance. » (p. 202).

Enfin, cette génération aura également produit, selon Pierre Saint-Arnaud, le maître d'œuvre du roman policier africain-américain, l'auteur **Chester Himes**. Fidèle à sa génération, l'œuvre de Himes est caractérisé comme faisant partie de l'esthétisme réaliste, procurant à ses romans une valeur documentaire incontestable.

Les deux dernières générations occupent la dernière partie du 20^{ième} siècle, en particulier à partir des années 1960. L'auteur rappelle quelques jalons historiques : l'émergence du mouvement nationaliste noir avec les « Black Power », le « Black Arts Movement », la forme littéraire du nationalisme noir. L'écrivain LeRoi Jones (plus connu sous le nom d'**Amiri Baraka**) se démarque avec son œuvre *Blues People* (1963), marqué par le radicalisme racial. Il est considéré comme la tête dirigeante du nationalisme noir au cours des années 1964-1970. Plusieurs écrivains, dans la ligne des droits civiques, deviendront ainsi les promoteurs du nationalisme noir dans le cadre de l'option révolutionnaire et de l'utopie prolétarienne.

Toujours dans le courant général du réalisme littéraire, Saint-Arnaud mentionne un sous-courant qu'il nomme « néoréalisme poétique et magique et le postmodernisme » (chapitre 8). Ce sous-courant se caractérise par un surplus d'imagination fantaisiste et véhicule une résonance poétique. Ce qui frappe ici, c'est que ce

courant concerne surtout des femmes comme **Paule Marshall, Toni Morrison, Toni Cade Bambara, Alice Walker, Gayl Jones et Gloria Naylor**. En particulier, **Toni Morrison** est aujourd'hui mondialement reconnue et admirée : elle a obtenu le prix prestigieux Pulitzer en 1988 pour *Beloved* (1987) et en 1993 le Prix Nobel de littérature. En racontant l'odyssée africaine-américaine depuis l'époque primitive de l'esclavage, « elle démontre une connaissance stupéfiante des légendes et des traditions orales de son peuple, fait preuve d'imagination lyrique débordante et fait un effort colossal de reconstruction-révision de l'identité noire étatsunienne dans le plus majestueux esprit de justice et d'équité historique » (p. 439). Mentionnons également le féminisme politique d'**Alice Walker** qui, dans ses romans, dénonce le système patriarcal noir, condamne la violence masculine y compris le racisme interne et fait l'éloge du lesbianisme.

Le siècle se termine par les œuvres appartenant au « poststructuralisme et au déconstructivisme postmoderne » à la Foucauld (chapitre 9). Des auteurs, comme **Charles Richard Johnson**, s'élèvent contre le nationalisme noir et écrivent en utilisant de façon répétée la parodie, l'ironie, l'absurde, trois indicateurs du postmodernisme selon Saint-Arnaud. De plus, le thème de l'interculturalisme, ou de mixité raciale, qui apparaît dans cette littérature, jette le pont vers la prochaine et dernière génération. Celle-ci, regroupée sous la rubrique « la nouvelle esthétique noire » (chapitre 10), fait écho aux identités métissées (afro-asiatiques, afro-mexicaines, afro-cubaines, etc.). Moins polémique que la génération précédente, la dernière génération se caractérise par le décrochage idéologique complet avec le courant du nationalisme politico-culturel des années 1960. Elle se déploie dans un univers mi-comique, mi-sérieuse et d'auto-dérision. Saint-Arnaud a retenu ici sept écrivains contemporains, dont deux m'ont particulièrement intéressé : **Percival Everett** (*I Am Not Sidney Poitier*, 2009) et **Colson Whitehead** (*The Intuitionist*, 1999).

Dans sa conclusion présentée sous forme d'épilogue, Saint-Arnaud termine sur le mode de l'utopie, un des filons utilisés par l'auteur pour analyser les œuvres sélectionnées. S'agissant de ce que l'on peut anticiper pour l'avenir, il cite l'écrivain **Charles Richard Johnson** (1988) :

« Nous assisterons plutôt à l'émergence d'une fiction par des Américains qui se trouvent être noirs, qui se sentent à l'aise dans leur ethnicité et dans leur américanité et considèrent qu'il est tout à fait naturel d'aller « chanter le monde » comme aimait à dire Merleau-Ponty. » (p. 790).

Mais comme l'exprime la toute dernière phrase du livre de Saint-Arnaud : « Rien de ce qu'il (Johnson) exprime ... n'est encore concrètement arrivé tant le paradoxe racial est profond et persistant dans le pays voisin du nôtre, mais qui sait, un beau jour, peut-être ... » (p. 789).

Le livre de Pierre Saint-Arnaud est fascinant. En plus de nous faire vivre l'histoire vibrante des relations raciales aux États Unis au cours du 20^{ième} siècle, il nous fait découvrir une littérature riche, parfois poétique, d'écrivains africains-américains, souvent méconnus, qui ont marqué l'histoire littéraire des États Unis et proposé un contre-modèle noir en réaction au modèle racial (voire raciste) blanc encore trop vivant. L'œuvre de Pierre Saint-Arnaud, tant sa sociologie des théories raciales (2003) que son incursion remarquable dans le roman social africain-américain, restera une référence incontournable.

Victor Piché

Professeur honoraire de démographie, Université de Montréal et chercheur associé, Chaire Oppenheimer en droit international public, Université McGill.